

« Woman By a Window »

Lynda Burgoyne

Numéro 64, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgoyne, L. (1992). Compte rendu de [« Woman By a Window »]. *Jeu*, (64), 131–133.

«Woman By a Window»

Texte de Marianne Ackerman. Mise en scène : Paula de Vasconcelos; scénographie et costumes : Raymond-Marius Boucher; éclairages : Jean-Charles Martel; environnement sonore : Wayne Tepley. Avec Clare Schapiro (Desire), Sheila Langston (Will) et Marthe Turgeon (Soul). Production du Théâtre 1774, présentée au Théâtre la Chapelle du 31 janvier au 23 février 1992.

Emma au verger

Sous le signe de l'expérimentation, de l'audace et de l'originalité, trois codirectrices artistiques — Marianne Ackerman, Clare Schapiro (toutes

deux du Théâtre 1774) et Paula de Vasconcelos (de la compagnie Pigeons International) — ont uni leurs voix pour misonner cette étonnante création. Heureuse symbiose.

En ces temps postmodernes où il apparaît scandaleusement désuet de prononcer le mot «féminisme» et, à plus forte raison, d'oser penser en ces termes, Marianne Ackerman a choisi d'aborder la psyché féminine sous un angle nouveau — c'est-à-dire exempt de ces revendications qui jadis validaient la cause des femmes —, soit sur le mode de ce qu'il est désormais convenu d'appeler le postféminisme. On ne saurait trop louer l'ingéniosité de l'auteure et de ses acolytes qui, par cette approche, arrivent à traiter les sujets traditionnellement féminins avec un regard de visionnaire. De la faute originelle à la maternité, en passant par la perte de la virginité, avec une incursion dans l'amour et la sexualité, tout est interrogé et, mine de rien, passé à tabac.

L'unique personnage de la pièce, Emma, est incarné par trois comédiennes, qui campent chacune l'une des trois facettes conflictuelles de sa personnalité.

Soul personnifie l'âme, c'est la plus secrète et ténébreuse des trois allégories. Quant à Will, elle se fait rationnelle dans son incarnation de la volonté toute puissante et infaillible. Desire, la plus fantasiste, la plus émouvante aussi, représente l'optimisme, l'épicurisme, bref : le désir. Toutes trois s'affrontent ou se lient, comme un témoignage fabuleux de l'équilibre précaire qui régit l'inconscient.

«L'unique personnage de la pièce, Emma, est incarné par trois comédiennes, qui campent chacune l'une des trois facettes conflictuelles de sa personnalité. Soul personnifie l'âme, Will «la volonté toute puissante et infaillible» et Desire «l'optimisme, l'épicurisme, bref : le désir». Sur la photo : Will (Sheila Langston) lit des extraits de *Madame Bovary* à Soul (Marthe Turgeon) et Desire (Clare Schapiro). Photo : Brian Mishara.



D'entrée de jeu, j'ai été séduite par l'étrange beauté que recèle ce texte. Marianne Ackerman manie l'art du dialogue avec un doigté alchimique. Si elle aborde les thèmes déjà énumérés avec humour et sensualité, le brin de causticité, qui parfois s'insinue subrepticement dans le ton, en dit fort long sur les tribulations de la conscience d'Emma, femme postmoderne aux abords de la quarantaine.

Tout le sens de la pièce réside déjà dans la première scène, où l'on assiste à la description minutieuse d'une vieille photographie. Les mots, à eux seuls, créent ici les plus belles images qui soient.

[...]

Desire : Stealing glances at the orchard.

Soul : Day by day, dry branches sprouted leaves.

Will : Then buds.

Desire : And fragrant, pink wings.

Will : Rows of desks, facing the lesson.

Desire : Stealing glances.

Will : Blossoms.

Desire : Watching.

Will : Blossoms.

Soul : Bloom.

[...]

La nature très brève des répliques — on peut songer à l'efficacité de la stichomythie dans les textes en vers — confère au texte un rythme enlevé qui tient le pari jusqu'à la fin. Par ailleurs, la thématique du verger n'est pas un choix innocent. La pomme n'est-elle pas le symbole par excellence de la perte de la femme? «It's all between the apple and the woman», dira Soul, juste avant que Desire (qui d'autre?) ne croque le fruit à belles dents. Desire sera bien sûr celle qui portera le poids de la maternité. Comme quoi, mythe ou réalité, libérée ou assujettie, la femme n'échappe pas à sa nature profonde.

Des extraits (dits ou lus en français) tirés de *Madame Bovary* sont insérés dans la trame dramatique. On aura vite fait de comprendre le procédé ironique utilisé ici pour mettre en évidence certains traits caractéristiques du célèbre personnage du roman de Flaubert. Emma Bovary ne serait, somme toute, que le modèle reconnu de la femme, c'est-à-dire, comme le souligne

Will : «A combination of bovine and ovary. Perfect name for a silly, sentimental, hysterical, carnally driven, over the top, out of control, totally idiotic... female!» Et comme on fait allusion à ce personnage célèbre, on aborde évidemment le délicat sujet de l'amour... «but... in the last decade of the Twentieth Century... love is impossible».

La metteuse en scène a heureusement opté pour une frugalité fort à propos. Sans artifice, les mouvements et les déplacements s'harmonisent gracieusement avec ce texte. Les trois femmes, d'abord délicatement vêtues d'une combinaison-jupon blanche et soyeuse, dévoilent impunément leur nature respective. Lorsque plus tard elles revêtent la robe noire, elle n'en sont pas moins bouleversantes de simplicité. Le jeu des comédiennes emprunte la veine intimiste, qu'elles exploitent d'ailleurs avec beaucoup de prestance. Le ton souvent empreint d'ironie de Sheila Langston rend avec justesse la raisonnable et lucide Volonté. Marthe Turgeon, jouant tranquillement des aiguilles à tricoter, se fait aussi mystérieuse et insaisissable que l'Âme à laquelle elle se dédie. Je ne saurais par ailleurs trop insister sur l'émouvante prestation de Clare Schapiro, tellement à la hauteur des débordements du Désir qu'elle campe avec une délectueuse sensualité.

Le scénographe a créé un décor à la fois dépouillé, mais oh! combien chargé de symboles. Au centre de l'aire de jeu, on a installé un praticable en bois peint sur lequel sont tracés des dessins : des cancers et des poissons tirés de l'univers aquatique ornent les quatre coins du plancher. Tandis que le poisson, symbole de l'eau, porte les marques de l'impureté et des ténèbres, on identifie le cancer à l'archétype maternel (chez Jung), ce qui lui confère un caractère protecteur, et au psychisme inconscient, avec cette particularité que sa fantaisie est non encore souillée par la raison. Au centre de cet espace scénique, on trouve encore la fleur, centre spirituel qui nous ramène bien entendu à l'âme. Une chaîne parcourant le contour du carré de bois est chargée, toujours symboliquement, de lier ces natures contradictoires, triple fondement de l'être¹.



«Au centre de l'aire de jeu, on a installé un praticable en bois peint sur lequel sont tracés des dessins : des cancers et des poissons tirés de l'univers aquatique ornent les quatre coins du plancher.»
Scénographie de Raymond-Marius Boucher pour *Woman By a Window*, création du Théâtre 1774. Sur la photo : Clare Schapiro, Sheila Langston et Marthe Turgeon. Photo: Brian Mishara.

Et comme un rappel obligé, en fond de scène, une fenêtre au-dessus de laquelle se penchera une femme... Symbole de sa destinée, ouverture sur le monde sur lequel elle devra renaître.

Lynda Burgoyne

1. J. Chevalier & A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 162, 449, 773, 774.